

New Europe College
Ștefan Odobleja Program
Yearbook 2017-2018



HOREA AVRAM
ALEXANDRA BANEU
LORIN GHIMAN
MATEI IAGHER
DRAGOȘ JIPA
DUMITRU LĂCĂTUȘU
MIHAI OMETIȚĂ
DRAGOȘ SDROBIȘ
MARIAN ZĂLOAGĂ

Editor: Irina Vainovski-Mihai

This volume was supported by a grant of the Romanian National Authority for the Scientific Research and Innovation, CNCS/CCCDI – UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.1-BSO-2016-003

EDITORIAL BOARD

Dr. Dr. h.c. mult. Andrei PLEȘU, President of the New Europe Foundation, Professor of Philosophy of Religion, Bucharest; former Minister of Culture and former Minister of Foreign Affairs of Romania

Dr. Valentina SANDU-DEDIU, Rector, Professor of Musicology, National University of Music, Bucharest

Dr. Anca OROVEANU, Academic Coordinator, Professor of Art History, National University of Arts, Bucharest

Dr. Irina VAINOVSKI-MIHAI, Publications Coordinator, Professor of Arab Studies, “Dimitrie Cantemir” Christian University, Bucharest

Copyright – New Europe College
ISSN 1584-0298

New Europe College
Str. Plantelor 21
023971 Bucharest
Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro

Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



DRAGOȘ JIPA

Né à Buzău, en 1982

Doctorat en histoire et civilisations (2012) : Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris, et Université de Bucarest (cotutelle)

Thèse : *La canonisation littéraire et l'avènement de la culture de masse. La collection « Les Grands Ecrivains Français » (1887-1913)*

Lecteur à la Faculté des langues et littératures étrangères,
Université de Bucarest

Coordonnateur de la formation doctorale à l'Ecole Doctorale Francophone en
Sciences Sociales (CEREFREA Villa Noël)

Bourse doctorale de formation à la recherche AUF à l'Ecole des hautes études
en sciences sociales (2007-2009).

Bourse pour les traducteurs en sciences humaines et sociales du Centre
National du Livre, Paris (2012, 2013)

Participations à des conférences en France, Belgique, Ecosse, Grèce, Estonie,
Roumanie

Publications dans les domaines de l'histoire littéraire, théorie de la littérature,
sociologie de la littérature

Livre :

*La canonisation littéraire et l'avènement de la culture de masse. La collection
« Les Grands Écrivains Français » (1887-1913),* Frankfurt, Peter Lang, 2016

FAIRE L'HISTOIRE DE LA « LITTÉRATURE FRANÇAISE » COMME DISCIPLINE ACADÉMIQUE DANS LA ROUMANIE MODERNE (1864-1948). CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

Résumé

Étudier la littérature française en Roumanie du point de vue de l'histoire des disciplines suppose d'abord de faire la distinction entre la recherche et enseignement. Cet article propose quelques orientations méthodologiques qui pourraient guider une telle approche : l'histoire des idées sur la littérature française, l'histoire des trajectoires professionnelles et intellectuelles des représentants de la discipline, l'analyse des pratiques de recherche et d'enseignement qui caractérisent l'évolution de la discipline dans le cadre plus large des sciences humaines, l'analyse des controverses intellectuelles et la restitution des dimensions politiques de la littérature française dans la Roumanie moderne.

Mots-clés : littérature française, méthodes, discipline, pratiques, postures, trajectoires, controverses.

La littérature française est représentée en même temps par les œuvres des écrivains (poètes, romanciers, etc.) et par le commentaire de ces œuvres, fait par une autre catégorie de professionnels, les critiques littéraires et les historiens de la littérature. La différence entre ces deux catégories de commentateurs est que les critiques évaluent la production littéraire selon différents critères et les historiens étudient les œuvres à l'aide de différentes méthodes. Le monde moderne a vu l'institutionnalisation de cette seconde activité dans des universités et des centres de recherches, ce qui lui donne le caractère de discipline. Selon le sociologue Jean-Louis Fabiani, une discipline pourrait se définir de la façon suivante : « un corps de connaissances inscrit dans des textes, des

exemples paradigmatiques et des formes d'instrumentation, qui fait l'objet d'une transmission pédagogique, ce qui nécessite une mise en forme, ou confirmation du savoir à des fins d'inculcation, une gradation des traductions pédagogiques du corpus et un programme d'enseignement »¹. Cette définition rappelle la « tension essentielle » qui, selon Thomas Kuhn, caractériserait toute science, partagée entre répétition (dans ce cas, la transmission pédagogique) et découverte (dans ce cas, la recherche de connaissances nouvelles).

En transposant cette distinction sur le terrain de la littérature française en Roumanie, il apparaît que la discipline est née au milieu du XIX^e siècle, avec la création des Universités de Iași et de Bucarest, chacune avec leur chaire de langue et littérature françaises. Jusqu'au début du XX^e siècle, les titulaires des chaires se consacrent surtout à l'enseignement de la littérature, mais, après les réformes de Spiru Haret, la recherche commence à être vue comme une partie intégrante, parfois essentielle, de l'activité d'enseignant et les candidats commencent à faire des doctorats, d'abord à l'étranger (en France), ensuite, pendant l'entre-deux-guerres, aussi en Roumanie. L'organisation institutionnelle de la discipline est modifiée seulement avec l'instauration du régime communiste qui, par la loi de 1948, transforme les chaires en départements. Jusqu'à ce moment-là, l'histoire de la discipline se confond, essentiellement, avec l'histoire des individus ayant été les titulaires des chaires.

Dans une culture très francophile, où les élites emploient le français dans leur correspondance ou dans l'éducation des enfants, l'histoire des professeurs des universités, et de la discipline qu'ils représentaient, n'est qu'un domaine restreint et, pour la majorité des chercheurs, oublié. Lorsqu'on pense à la réception de la littérature française en Roumanie dans l'entre-deux-guerres, on peut trouver des cas plus connus comme la lecture de Proust par des écrivains comme Camil Petrescu et Anton Holban, ou les relations entre les écrivains des avant-gardes, plutôt que l'enseignement ou les études sur la littérature française. L'enseignement, même universitaire, fait partie de cette « science normale » (Th. Kuhn²), conservatrice des valeurs sûres et sans intérêt pour les nouveautés de l'actualité, contre laquelle il est de bon ton de se révolter. D'autre part, les études sur la littérature française faites au début du siècle ont perdu leur pertinence à cause des évolutions ultérieures de la discipline. Personne ne prend plus au sérieux de nos jours les « découvertes » des chercheurs d'influences de l'entre-deux-guerres qui sont devenus parfois l'objet de la critique de leurs successeurs³. Mais, en dépit de cette situation plutôt défavorable ou peut-être justement à

cause de cette situation, cette étude peut apporter une contribution utile à la connaissance de la culture roumaine dans son rapport avec le modèle français, le modèle occidental par excellence. Ainsi, étudier la littérature française en tant que discipline d'enseignement et de recherche permet de compléter un tableau fait, jusqu'à ce moment, de médiateurs individuels ou même exceptionnels, pour restituer ce que Michel Espagne appelle « une vie quotidienne de la pensée »⁴.

Les pages qui suivent proposent non pas une histoire de la discipline, mais quelques réflexions théoriques et méthodologiques sur la façon (les façons) de faire cette histoire. L'enjeu sera donc de présenter quelques questionnements, inspirés par la confrontation avec plusieurs traditions de recherche, pour délimiter ainsi un objet, la discipline « littérature française », situé à l'intersection de plusieurs facteurs agissant simultanément. Les cinq perspectives qui suivent sont plutôt le résultat d'une répartition artificielle, la réalité n'étant jamais si ordonnée. Les questions qui vont être discutées surgiront de la rencontre entre des perspectives méthodologiques et des cas empiriques qui seront évoqués seulement pour leur richesse heuristique, sans prétendre à un épuisement de leur analyse.

L'idée de littérature française

Un premier questionnement concerne ce qu'on pourrait appeler par un terme très général les *idées* sur la littérature française véhiculées par la discipline. Cela signifie en même temps une série d'œuvres et d'écrivains considérés comme dignes d'appartenir à la littérature française (en d'autres mots, le canon littéraire⁵), un ensemble de valeurs que cette littérature représente et, en dernière instance, une certaine définition de la littérature française en tant que telle. Si on accepte la distinction proposée au début, entre la recherche et l'enseignement, le questionnement peut être décliné en fonction de ces deux composantes.

En ce qui concerne l'enseignement de la littérature française, la recherche des idées se traduit d'abord par un intérêt pour le contenu de cet enseignement, c'est-à-dire ce qu'on entendait par littérature française dans les cours et les autres activités des titulaires des chaires et de leurs assistants. Plusieurs pistes sont intéressantes pour cette perspective : la signification du mot « littérature », la division de la littérature et l'articulation entre ces sous-divisions (œuvres, auteurs, genres, mais aussi

la périodisation⁶) et le rapport du texte « littéraire » ainsi défini au contexte de sa production (culturel, social, politique).

La signification du mot « littérature » est importante dans ce cas parce qu'une telle approche suppose de ne pas projeter la définition contemporaine sur des époques passées et de ne pas considérer des définitions du passé comme erronées parce qu'elles ne correspondent plus à notre perspective actuelle. Comme le sens du mot a souffert une importante restriction avec les siècles⁷, ce n'est pas une surprise si, à la fin du XIX^e siècle, des textes appartenant, pour le lecteur de nos jours, au domaine religieux, historique ou politique de la France sont présentés comme littéraires et sont discutés dans des cours de littérature française. La restriction du sens a suivi à la fois l'évolution de la production littéraire en tant que telle (le romantisme) et le développement d'autres disciplines académiques (comme l'histoire) qui se sont appropriés les textes ne correspondant plus à la définition « moderne » de la littérature. Le cas roumain suit ici la tendance générale, la littérature française enseignée au début de la période, dans les années 1860, comprenait des textes et des auteurs très divers et, avec le passage du temps et la restriction de la définition, les écrivains appartenant à d'autres domaines ont été abandonnés au profit des auteurs de textes de fiction. Si les manuels du début de la période comprenaient des chapitres comme le genre oratoire, l'Éloquence militaire ou l'Éloquence du Barreau, les cours de l'entre-deux-guerres étaient consacrés à la poésie lyrique du Moyen Âge ou au roman français à l'époque du Réalisme et du Naturalisme⁸.

Le rapport de ces textes au contexte social de leur production-réception, tel qu'il est présenté par la discipline, devient un autre point d'intérêt. Les textes sont l'œuvre d'écrivains qui ont vécu dans certains contextes historiques et la question est, sans doute, en quoi leurs textes sont le résultat de leur génie individuel ou ils portent l'empreinte de leur époque. Dans la mesure où la discussion de leurs œuvres vise une fin pédagogique, est-ce que des écrivains du passé sont adéquats pour l'époque contemporaine ou pour l'avenir ? C'est la question que s'est posée au tournant du siècle en France, Gustave Lanson, le réformateur des études littéraires, quand il signalait que l'enseignement de la Troisième République était fondé sur la transmission d'une littérature « absolutiste et monarchique »⁹. Le cas roumain ajoute une autre variable à ce niveau, parce qu'il s'agit de la même littérature française, mais enseignée dans un autre État que la France.

Tout cela renvoie, en dernière instance, au questionnement des objectifs pédagogiques de l'enseignement de la littérature française et, plus généralement, des valeurs que cet enseignement est censé transmettre aux étudiants. Si, pendant le XIX^e siècle, la perspective prédominante dans l'enseignement était celle de la rhétorique, les textes et les auteurs étant sélectionnés selon leur double capacité à transmettre un art d'écrire (un savoir-faire) et à représenter des modèles de morale, le tournant du siècle apporte un changement radical : la perspective rhétorique est remplacée par une perspective historique et la littérature est discutée maintenant dans des histoires de la littérature organisées selon des époques, « les siècles littéraires »¹⁰. Les écrivains deviennent ainsi des incarnations des esprits des peuples, selon la vision romantique allemande, et la littérature française est porteuse de la civilisation française. Cela est très évident à l'époque des deux guerres mondiales, quand son enseignement est un signe de lutte et de résistance de la Civilisation contre la barbarie nazie.

Du côté de la recherche, la question la plus évidente vise les thèmes et les sujets étudiés par les représentants de la discipline, mais il en est une autre, plus importante, qui porte sur la professionnalisation de la recherche. Le période visée (la seconde moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle) est marquée par le début d'une distinction entre ce qu'on pourrait appeler une critique littéraire (et plus largement culturelle) qui se développe dans la presse périodique (les journaux et les revues littéraires) et, d'autre part, un discours sur la littérature qui se veut plus neutre, plus objectif, en un mot, plus scientifique. Avec la parution des revues spécialisées, des associations internationales et d'un milieu de la recherche avec ses propres règles et ses propres critères, la recherche sur la littérature (française) devient plus professionnalisée et contribue à consolider une identité de la discipline.

C'est dans ce contexte que l'analyse des sujets traités par les professionnels d'une « littérature française » en train de se faire devient pertinente. Vue d'aujourd'hui, l'évolution se fait en direction d'une spécialisation croissante. Si, au début de la période, le professeur de littérature française s'exprime sur un nombre très grand de sujets (il peut écrire des relations de voyage, des chroniques de la haute société ou même une histoire de l'armée), sans qu'une différence entre critique et recherche soit très évidente, petit à petit on voit des distinctions apparaître. Il suffit de comparer deux thèses de doctorat élaborées à 15 années de distance. Celle de Pompiliu Eliade, professeur de littérature française à l'Université de Bucarest entre 1900 et 1914, est consacrée à l'influence

française sur l'esprit public en Roumanie au XVIII^e siècle et porte sur l'ensemble de la société, dont la littérature n'est qu'une petite partie. Celle de son successeur, Charles Drouhet, porte sur François Maynard, un poète français du début du XVII^e siècle et la description de la société française n'est présente que dans la mesure où cela est important pour comprendre la biographie de Maynard.

Une autre dimension, tout aussi importante, est celle du rapport entre les deux cultures, française et roumaine, tel qu'il apparaît dans les écrits de ces professeurs. Comme on vient de le voir, l'intérêt pour les sujets "proprement" littéraires est doublé d'une tendance à la spécialisation vers les sujets exclusivement français. Il y a bien sûr beaucoup de cas intermédiaires, comme celui déjà-cité de Charles Drouhet qui, dans son doctorat, étudie un écrivain français sans aucun rapport à la culture roumaine, mais consacre ses recherches ultérieures aux relations littéraires franco-roumaines (plus précisément aux influences des romantiques français sur les poètes roumains du XIX^e siècle). C'est ici que l'observation de Michel Espagne, dans *Le paradigme de l'étranger*¹¹, trouve toute sa pertinence. L'étude d'une littérature étrangère au XIX^e siècle (mais aussi dans la première moitié du XX^e) est une manière indirecte de réfléchir sur, et même de définir, la littérature nationale. C'est dans ce sens que l'analyse des influences (un terme à connotation presque magique) caractérise l'activité des professionnels de la littérature française. À une instrumentalisation de la culture française pour définir la culture roumaine s'ajoute une perception géopolitique des cultures étrangères, la littérature étant une voie d'accès privilégié à la vie sociale et intellectuelle de ces pays. Lorsque, pendant l'entre-deux-guerres, l'intérêt pour des sujets exclusivement français semble devenir de plus en plus évident, le cadre roumain n'est pas oublié, comme dans le cas de Basil Munteanu, qui présente dans la *Revue de littérature comparée* des recherches sur les influences occidentales et orientales faites par ses collègues de Roumanie.

S'agissant d'une activité scientifique et pédagogique qui vise explicitement une autre culture que celle d'origine, la question des rapports ne se pose pas uniquement en termes d'objets d'étude ou de recherche, mais aussi en terme de grandes paradigmes qui orientent cette activité. En quoi la discipline, telle qu'elle est pratiquée en Roumanie, reflète-t-elle l'évolution de la discipline en France ? Comme on a pu le voir, il s'agit en grandes lignes de la même évolution : l'orientation rhétorique est abandonnée au profit d'une vision historique sur la littérature, vision qui est considérée plus convenable aux réformes de la

Troisième République. Durant l'entre-deux-guerres, la vision historique est doublée d'une perspective comparatiste, avec d'une part, la recherche des influences littéraires et d'autre part, l'histoire des idées et de leur circulation. À l'intérieur de cette évolution très générale, deux questions semblent importantes : d'une part, celle qui prend en compte la place d'une troisième culture, la culture allemande, qui donne au XIX^e siècle à la discipline des études littéraires son orientation philologique ; d'autre part, celle des cas individuels, qui articulent d'une manière toujours particulière leurs positionnements par rapport aux grands paradigmes.

De l'individualité à la posture disciplinaire

La seconde interrogation concerne les individus qui ont pratiqué la discipline « littérature française » en Roumanie. Investiguer leurs vies peut révéler des informations importantes à même d'expliquer les choix qu'ils ont faits quand ils parlaient des écrivains français ou de leurs ouvrages. Mais étudier la biographie de ces personnes n'est pas sans pièges. Un long débat dans les études littéraires¹², de Sainte-Beuve à Proust et de Barthes à Bourdieu, a montré que la vie et l'œuvre entretiennent une relation problématique. L'existence individuelle n'explique pas entièrement l'œuvre pendant que l'œuvre continue son existence même quand les conditions de sa création n'existent plus. Si on transpose ces débats sur le territoire de l'histoire des sciences, ou des disciplines, la discussion des biographies renvoie à la question de la dépendance ou de l'indépendance de la science par rapport au contexte de sa production. Une des idées les plus répandues sur la science moderne est qu'elle « n'a aucune nationalité », en d'autres mots elle serait autonome par rapport au contexte social, culturel, politique, etc. L'investigation des biographies des individus qui l'ont pratiquée, pour étudier la trajectoire de leurs vies et le développement de leurs œuvres contredit cette hypothèse de l'autonomie, aux moments même où leurs discours étaient en train de l'affirmer. Le questionnement vise donc les conditions de possibilité de cette activité intellectuelle entre, d'une part, le poids de la capacité d'agir de l'individu et, d'autre part, le cadre imposé par la profession et les règles de la discipline.

Le premier volet de l'analyse concerne la biographie professionnelle. La majorité des représentants de la discipline obtiennent un doctorat en France, ce qui contribue à la création d'un stéréotype selon lequel seuls

les contacts directs avec le système éducationnel français offrent les mérites pour pratiquer la discipline en Roumanie. Ce contact avec l'espace académique français continue aussi après la thèse, par des articles et des ouvrages publiés dans des revues françaises. Ce sont les publications les plus valorisées et les individus mettent à profit toutes leurs relations, y compris leurs anciens étudiants, pour parvenir à se voir publiés dans les lieux de consécration. Mais ces lieux évoluent avec le temps: si, pour Pompiliu Eliade, la publication la plus prestigieuse est la *Revue des Deux Mondes*, où il réussit avec l'aide de son ancien professeur Ferdinand Brunetière à publier un article en 1904 sur l'influence des romantiques français sur Grégoire Alexandrescu¹³, pour son successeur, Charles Drouhet, la revue la plus prestigieuse est la *Revue de littérature comparée* et il n'hésite pas à solliciter pour cela son ancien élève Basil Munteanu¹⁴.

Mais le doctorat en France n'est pas l'unique condition, parce qu'il y a davantage de titulaires que de chaires disponibles. La nomination des professeurs de littérature française dans les universités roumaines confirme les hypothèses des sociologues comme Michèle Lamont¹⁵, selon lesquels la sélection pour l'entrée dans la carrière académique se fait selon des procédures complexes où ce ne sont pas uniquement les raisons objectifs de la science qui comptent, mais aussi le contexte de l'évaluation, les relations personnelles et beaucoup des jugements sont relationnels et conjoncturels (tout en étant présentés sous la forme de critères formels et universels). Deux cas peuvent illustrer la diversité de facteurs qui interviennent dans ces situations.

La nomination de Pompiliu Eliade était, d'une certaine façon, décidée à l'avance par Titu Maiorescu, son premier maître et un des plus importants intellectuels de l'époque, qui l'avait envoyé à Paris, pour continuer ses études à l'École Normale Supérieure. C'était en fait la stratégie que Maiorescu employait avec tous ses élèves doués qui étaient censés rentrer après au pays pour développer de la science nationale, avec en même temps, le développement du réseau d'influence du Maître. Il invitait ses élèves qui étudiaient à l'étranger à l'informer sur leurs nouvelles découvertes pour qu'il sache créer à l'Université de Bucarest les chaires qu'ils allaient occuper à leur retour¹⁶. Les lettres que Pompiliu Eliade lui envoie depuis Paris montrent les plans d'enseignement que le jeune doctorant avait pour la rentrée en Roumanie¹⁷. Même si le parcours intellectuel va l'éloigner des options politiques et culturelles de son Maître, ce dernier va le soutenir lorsqu'il s'agira d'occuper le poste de professeur de littérature française.

Un autre cas est celui de Basil Munteanu qui, pendant son séjour à Paris dans les années 1930, a des échanges épistolaires très fréquents avec son professeur de Bucarest, Charles Drouhet, à propos d'une éventuelle nomination comme titulaire d'une chaire de littérature comparée, celle de littérature française étant bien sûr occupée par Drouhet. Selon ce dernier, deux problèmes rendaient difficile le souhait de Munteanu : d'abord la crise financière qui faisait assez difficile la création d'une nouvelle chaire et, d'autre part, le fait que Munteanu n'arrivait pas à finir sa thèse, condition indispensable pour occuper une chaire à l'université. Le souhait va se réaliser seulement en 1940, quand Munteanu va obtenir la chaire de littérature française après la mort de Drouhet. L'histoire de sa nomination est elle-aussi très compliquée, à cause d'un concurrent, le professeur de Iași, Nicolae Șerban. Ce dernier avait un dossier de publications plus riche, mais dans ce cas, le réseau de Bucarest fonctionna en faveur de Munteanu qui est nommé par un Décret du Roi en 1940 et confirmé à l'unanimité par le vote des professeurs en 1942¹⁸. L'accès au poste est ainsi un moment révélateur des facteurs qui interviennent dans les carrières académiques et qui peuvent expliquer les choix ultérieurs des sujets de recherches et des postures académiques de ces individus.

Un autre volet est celui plus traditionnel, de la biographie intellectuelle. Tous les individus ont été influencés par leurs maîtres et l'investigation de ces relations entre maître et disciples permettent non seulement d'expliquer les perspectives qu'ils ont adoptées dans leurs travaux, mais aussi de retracer, d'une manière indirecte, la succession des paradigmes dominants dans le discours académiques sur la littérature française. Ils ont tous travaillé avec les personnalités françaises du domaine : Pompiliu Eliade a toujours apprécié son professeur Ferdinand Brunetière, une figure importante à l'époque de ses études à l'École Normale Supérieure. Mais, au tournant du siècle, la perspective de Brunetière est contestée par Gustave Lanson, reconnu comme le fondateur de l'histoire littéraire moderne, qui est aussi le maître de Charles Drouhet, le successeur d'Eliade. Durant l'entre-deux-guerres, quand, sous l'autorité de Lanson, sa méthode ("le lansonisme") s'implantait dans l'enseignement secondaire, deux autres figures apparaissent et contribuent à la consolidation d'une nouvelle discipline, la littérature comparée. Ces deux chercheurs, Paul Hazard et Fernand Baldensperger, sont les maîtres de Basil Munteanu, à l'époque de ses études à Paris. Dans les années 1930, Munteanu est proche de Paul Hazard, travaillant à la *Revue de littérature comparée*, et il développe une perspective personnelle sur la littérature comme terrain des idées,

fortement influencé par le fameux ouvrage de son professeur sur la *Crise de la conscience européenne*.

Le rapprochement avec les maîtres français explique dans une certaine mesure les perspectives méthodologiques et conceptuelles des professeurs roumains et cela est très visible, par exemple dans le cas de Charles Drouhet, qui dans ses cours emploie la méthode de Lanson (« l'explication de texte »), mais dans ses articles suit les démarches des comparatistes comme Baldensperger pour révéler des influences françaises sur les écrivains roumains. La méthode de la biographie intellectuelle reste donc une approche très fructueuse pour suivre la circulation des idées, méthodes et concepts entre les espaces nationaux, en montrant comment les praticiens de la discipline deviennent des intermédiaires par lesquels les concepts et les méthodes traversent les frontières culturelles et politiques.

Mais suivre les biographies individuelles peut conduire aussi à un autre niveau, celui du soi scientifique (*scientific persona*). Défini par les historiens des sciences comme « une identité culturelle qui forme le corps et l'esprit de l'individu et qui crée un collectif avec une physionomie partagée et reconnaissable »¹⁹, la recherche du soi scientifique suppose de chercher « des manières collectives de penser, sentir, juger, percevoir, travailler, plutôt que les particularités des biographies individuelles »²⁰. Dans le cas de cette étude, il s'agirait de faire apparaître le soi scientifique du professeur roumain de littérature française, un idéaltype créé par les individus qui ont détenu ces chaires pendant le XIX^e et le XX^e siècle et qui ont transmis une certaine image sur leur vie et leur œuvre. Il y a évidemment des différences entre les individus particuliers, mais la recherche des caractéristiques communes peut faire apparaître une certaine posture spécifique de la position. Par exemple, dans le cas de Charles Drouhet, tel qu'il est célébré par Basil Munteanu :

Ambiția lui era mai modestă, dar mai serioasă. Era o ambiție de bun lucrător, de tehnician care, pus în fața obiectului, înțelegea să facă abstracție de propria-i personalitate, redusă astfel la facultățile ei cele mai general omenești – atenție încordată, observație ascuțită, lentă asimilare sau discriminare a faptelor învecinate, în sfârșit – rezultat al acestei analize – o prudentă operație de conglomerare a notelor convergente în formațiuni din ce în ce mai vaste. Niciodată însă acest asociaționism inductiv nu mergea până la formulare de principii. Profesorul Drouhet a rămas până la capăt credincios metodei strict și obiectiv descriptive, care se impunea încă din tinerețea lui, istoriei generale cu Langlois și Seignobos, iar cu Gustave Lanson, istoriei literare.

[Son ambition était plus modeste, mais plus sérieuse. C'était une ambition de travailleur, de technicien qui, devant l'objet, entendait faire abstraction de sa propre personnalité, réduite ainsi à ses facultés générales, humaines – attention, observation, assimilation lente ou discrimination des faits voisins, finalement – le résultat de cette analyse – une prudente opération de réunion des notes convergentes dans des formations de plus en plus vastes. Mais jamais cet associationnisme inductif n'allait jusqu'à formuler des principes. Le professeur Drouhet est resté jusqu'au bout fidèle à la méthode strictement et objectivement descriptive, qui s'imposait dès sa jeunesse, à l'histoire générale avec Langlois et Seignobos, et avec Gustave Lanson, à l'histoire littéraire.]²¹

Cette caractérisation de Charles Drouhet peut tracer des pistes pour une définition du soi scientifique du professeur de littérature française. Il est composé de vertus comme l'attention, l'observation, la précaution, toutes réunies pour former l'objectivité, la plus importante vertu épistémique. Dans le cas de Pompiliu Eliade, la situation est légèrement différente. D'une part, il fait preuve de vertus similaires, dans une autobiographie écrite pour son dossier de candidature au poste de professeur :

Publicațiunile mele sunt până astăzi puțin numeroase. Aceasta din pricina multiplelor îndatoriri școlare, dar și din pricina unui simțământ exagerat dar voit al formei, care ne face să revenim de o mulțime de ori asupra aceleiași producțiuni și să ezităm mult înainte de a o da la lumină. O lucrare tipărită e un act social ce poate avea consecințele lui, de care suntem responsabili, și care deci cere multă chibzuință și multă răbdare.

[Mes publications sont peu nombreuses jusqu'à ce jour. Cela à cause des multiples charges scolaires, mais aussi à cause d'un souci exagéré, mais voulu, pour la forme, qui nous fait revenir plusieurs fois sur la même production et nous fait hésiter longtemps avant de la publier. Un travail imprimé est un acte social qui peut avoir des conséquences, dont nous sommes responsables, et demande donc beaucoup de réflexion et de beaucoup de patience.]²²

Mais, d'autre part, les souvenirs de ses anciens étudiants le montrent comme un professeur très passionné et avec un talent d'orateur, qui emploie tout l'arsenal des figures rhétoriques et qui n'hésite pas d'utiliser les critiques *ad personam*, sans observer les règles générales²³. Ces remarques sont importantes parce qu'elles contribuent à définir ce qu'on pourrait appeler un *ethos* de la discipline. Bien évidemment, aucun individu spécifique ne

peut incorporer complètement ce soi scientifique, mais ce soi fait de règles, attitudes et postures peut exercer une pression sur l'individu.

Comment ce sujet scientifique prend-t-il forme ? Selon Daston et Galison, dans leur ouvrage *Objectivité*²⁴, les vertus qui définissent le soi se traduisent dans des pratiques, vues à la manière de Foucault, comme des techniques de soi. C'est en pratiquant la discipline que le savant se forme. Ce genre de pratiques, comme tenir un journal de laboratoire ou dessiner des spécimens, ne sont pas tout simplement l'expression du soi ; elles forment le soi scientifique comme un type et contribuent à la définition d'un idéal régulateur. La section suivante s'intéressera aux pratiques spécifiques de la discipline.

Pratiques d'enseignement et pratiques de la recherche

Investiguer les pratiques suppose suivre les individus dans leur travail quotidien pour découvrir les activités spécifiques par lesquelles ils s'affirment et se définissent comme représentants de la discipline. Cette perspective, complémentaire aux perspectives antérieures, a le mérite de projeter un regard vers ce que Françoise Waquet appelle la « dimension non idéale »²⁵, en d'autres mots les techniques intellectuelles concrètes qui caractérisent l'activité des scientifiques. Dépourvues jusque récemment de la « noblesse » des idées (et donc sans intérêt pour les chercheurs), ces pratiques longtemps invisibles sont étudiées de nos jours par les historiens des sciences pour leur historicité et pour leur capacité à ordonner et à orienter la formation des disciplines. Les types de pratiques que nous avons retenus caractérisent bien sûr la majorité des sciences humaines, mais les variations contextuelles sont aussi importantes pour voir la littérature française en train de se faire.

Pour ce qui est de pratiques d'enseignement, le cours et le séminaire sont les plus importantes. Le cours magistral est entré dans l'attention des historiens à une époque relativement récente²⁶ : son statut est double, il est en même temps un lieu d'élaboration du savoir, ainsi que le lieu de sa transmission. Dans les années 1850, une polémique opposa à l'Université d'Oxford les partisans du cours et les adeptes de l'enseignement par la lecture des livres. Le livre, pensait-on, ne pouvait jamais remplacer la force et l'énergie de la parole vivante, le cours « donnait, plus que des faits, une méthode et une formation ; il constituait une discipline, un exercice actif de toutes les fonctions intellectuelles »²⁷. De plus, le fait que le cours

est une pratique commune à l'enseignement de plusieurs disciplines est un facteur qui compte dans une perspective comme celle de Rens Bod²⁸, qui propose une histoire des *humanities* à partir des pratiques qu'elles partagent et non pas en suivant les éléments qui les différencient.

Dans la discipline qui nous intéresse, le cours a été la pratique pédagogique centrale. Tous les enseignants que nous analysons ont donné des cours (et des conférences), pour leurs étudiants dans l'amphithéâtre, ainsi que pour un public plus large, comme celui de l'Athénée. L'histoire de la discipline peut être ainsi vue comme une histoire des cours sur la littérature française. Cela s'explique non seulement par la longue histoire des universités (depuis le Moyen Âge), mais aussi par les règles de cette « façon de parler ». Selon Erving Goffman, dans une telle situation « conférencier et auditoire s'unissent pour affirmer que la conférence peut refléter, exprimer, esquisser, dépeindre le monde réel, et que, au fond des choses, il existe quelque part un monde réel, structuré, plus ou moins unitaire, qu'il est possible de comprendre. »²⁹ En tant que « fonctionnaire du pouvoir cognitif » (Goffman), l'enseignant donne une représentation cohérente de la littérature française, une représentation qui, dans la plupart des cas, efface les contradictions et la compétition des visions concurrentes sur cette littérature.

Il y a aussi un public différé pour ces cours, qui a accès à leur forme publiée. La plupart des professeurs ont publié les textes de leurs cours dans des ouvrages qui retiennent parfois le caractère oral de l'exposé. La publication des cours est devenue comme une activité indispensable pour le professeur de littérature française, pendant le XX^e siècle et même au XXI^e siècle, le côté pédagogique de la discipline devenant ainsi plus évident. Cette prolifération des cours publiés a provoqué aussi une relance des critiques envers le caractère fermé et statique de ce genre d'ouvrages.

Une forme particulière de cours est la leçon inaugurale. Pratique obligée et cérémoniale de tous les professeurs venant d'être nommés comme titulaires des chaires, la leçon inaugurale est le moment où on célèbre ses précurseurs et on expose ses propres vues sur la discipline. L'importance de ce rituel est très grande dans le monde académique parce que, comme Pierre Bourdieu l'a montré (dans sa leçon inaugurale au Collège de France), « son efficacité proprement magique repose sur l'échange silencieux et invisible entre le nouvel entrant, qui offre publiquement sa parole, et les savants réunis qui attestent par leur présence en corps que cette parole, d'être ainsi reçue par les maîtres les plus éminents, devient universellement recevable, c'est-à-dire au sens fort magistrale »³⁰. Les leçons inaugurales de Pompiliu

Eliade, Charles Drouhet, Basil Munteanu sont autant de prises de position dans l'espace de la discipline par lesquelles les auteurs expriment leurs points de vues méthodologiques et se situent par rapport aux précurseurs et aux tendances de la discipline.

Une pratique qui se situe à l'intersection de l'enseignement et de la recherche est cette fois spécifique de la littérature française et porte le nom d'« explication de texte ». Employé dans les séminaires, cet exercice, dont les règles ont été définies par Gustave Lanson³¹, est introduit de manière systématique par Charles Drouhet, qui publie à côté de ses cours, les commentaires de textes qu'il donne aux étudiants sous le titre *Curs de comentarii*. L'exercice était censé enseigner d'abord une lecture grammaticale, ensuite une lecture littéraire qui puisse « mettre en lumière l'intérêt ou psychologique, ou philosophique, ou historique (principalement pour l'histoire des idées, du goût, de la civilisation) du texte choisi, et d'en faire sentir la valeur esthétique, la beauté. »³² Poussée à l'extrême par les disciples de Lanson, l'explication de texte va être par la suite critiquée pour son caractère « mécanique », mais elle reste l'exercice représentatif pour l'étude de littérature française pendant la plupart du XX^e siècle (un équivalent pour la littérature anglaise ou américaine serait le *close reading*).

L'autre catégorie de pratiques est faite de celles par lesquelles l'individu, cette fois en s'affirmant comme chercheur, produit des connaissances nouvelles et participe aux discussions du champ. Elaborer une thèse de doctorat et en publier les résultats sous la forme du livre, produire des articles scientifiques dans les revues représentatives du champ, publier des recensions de livres sont les signes qui indiquent que l'individu est reconnu comme chercheur par ses pairs.

L'histoire des thèses de doctorat peut retracer ainsi l'évolution de la discipline. Si, au milieu du XIX^e siècle, les professeurs qui enseignaient la littérature française ne faisaient pas de thèse, à partir du tournant du siècle et des réformes de l'enseignement promues par Spiru Haret, l'activité de recherche devient importante et les titulaires des chaires doivent avoir le doctorat. Obtenu d'abord en France (ce sont, par exemple, les cas de Pompiliu Eliade et Charles Drouhet), le doctorat est accordé pendant l'entre-deux-guerres aussi dans les universités roumaines. La thèse devient l'épreuve par laquelle on peut aspirer à un poste d'enseignant et les deux cas évoqués ci-dessus sont particulièrement intéressants. La thèse de Pompiliu Eliade (dont le sujet – l'influence française sur l'esprit public en Roumanie – a apporté à son auteur la reconnaissance de ses pairs, mais aussi les foudres des nationalistes) a été soutenue à l'Université de Paris en 1899. Mais son

accueil par les professeurs français a été mitigé, parce qu'Éliade avait fait œuvre d'historien « romantique », et non positiviste, sans tenir compte de l'évolution de l'historiographie française de son temps. En Roumanie, sa thèse a été jugée inadéquate pour une chaire de littérature et le candidat a dû passer par une période intermédiaire, durant laquelle il a dû écrire et publier des articles portant sur la littérature entendue dans un sens plus restreint. L'élaboration des thèses et leur réception peuvent ainsi révéler d'une part les méthodes, les principes et les critères que les auteurs utilisent pour s'affirmer dans le domaine choisi et, d'autre part, la manière dont ces méthodes, principes et critères s'accordent avec ceux qui sont appliqués en France³³. Il ne s'agit pas de normes prescriptives, mais d'une norme-étalon que le candidat peut assimiler par sa participation au monde de la discipline.

Une autre publication importante est la recension (le compte rendu). Développé, pour ce qui est de cette discipline, à la fin du XIX^e siècle, le compte rendu met l'auteur en position de l'expert qui peut, en critiquant un ouvrage, imposer sa définition légitime des règles du jeu scientifique³⁴. Les recensions de Basil Munteanu dans la *Revue de littérature comparée* sont autant de prises de position qui indiquent, en critiquant ou en célébrant leur objet, la manière « correcte » de faire les études littéraires selon la perspective des comparatistes français de l'entre-deux-guerres. Suivre les recensions d'un auteur peut également révéler les réseaux scientifiques auxquels il participe qui, à leur tour, peuvent avoir une influence sur les choix conceptuels et méthodologiques de l'auteur en question.

Le pouvoir révélateur des controverses

Inspirée par les historiens des sciences³⁵, l'étude des controverses peut se révéler d'une utilité particulière pour l'histoire des disciplines. Et, dans le cas de la littérature française en Roumanie, une controverse qu'on pourrait appeler fondatrice a vu s'affronter, dans les premières années du XX^e siècle, Pompiliu Eliade, au plus brillant historien de sa génération, Nicolae Iorga³⁶. La nomination d'Éliade à la chaire de littérature française de l'Université de Bucarest a rencontré la vive opposition de Nicolae Iorga qui a critiqué à l'intérieur de l'institution et dans la presse les travaux d'Éliade sur la littérature (notamment sa leçon inaugurale « Qu'est-ce que la littérature ? ») à cause de son supposé manque de compétence philologique. Éliade a répondu et cela a déterminé Iorga à lui donner une réplique encore plus violente.

Comment peut-on étudier une controverse ? La première façon serait de chercher de quel côté se trouve la réponse correcte, en comparant les arguments des deux parties. Mais la comparaison des arguments sans les situer dans leur contexte historique expose la recherche à des résultats biaisés, parce qu'un simple changement de perspective peut contredire la réponse initiale. Proposer une représentation vraie sur la littérature est toujours le but implicite de toute étude littéraire. Croire d'avoir trouvé la vérité signifie, selon Pierre Bourdieu, croire à une des possibles versions qui sont en concurrence. Au lieu de la première méthode, la sociologie de Bourdieu nous invite à étudier non pas la définition « vraie » de la littérature, mais la lutte pour cette définition. La controverse serait ainsi une représentation des tensions caractérisant le champ littéraire, un indicateur qui relèverait les camps qui s'affrontent et leurs forces. Dans le cas de la controverse Eliade-Iorga, on aurait le camp des écrivains nationalistes et leurs rivaux francophiles. Mais la logique de cette approche déterministe verrait les deux individus comme représentatifs pour les deux camps, ils cesseraient d'être des « acteurs » pour devenir des « agents ». Une troisième façon d'étudier les controverses est celle qui est proposée par la sociologie pragmatique française. En décrivant les interactions qui forment la controverse et en situant ces interactions dans les contextes significatifs pour les acteurs, on peut prendre au sérieux les deux camps et ne pas tomber dans le piège de l'anachronisme. La controverse est importante parce qu'elle permet d'étudier le degré d'autonomie d'une discipline. En investiguant le rôle que joue le public pour les deux camps qui s'affrontent, on peut voir si c'est une controverse qui se réduit au monde de la science ou elle acquiert une dimension politique. Dès le début, Iorga ouvre la controverse pour un public plus large en écrivant dans le journal nationaliste *Sămănătorul*. Eliade répond d'une manière qui laisse entendre qu'il vise le même public : il publie sa réponse dans une brochure au même format et au titre presque identique, *Sămănătorului*. Les deux adversaires s'échangent non seulement des accusations violentes de manque de méthode et de compétence dans le champ des études littéraires, mais aussi deux visions différentes sur les orientations profondes de la discipline. Déçu par les attaques de Iorga, Eliade écrit à un ami : « Un professeur de littérature n'est pas un professeur d'histoire, ni un professeur de philologie. Ne s'agissant pas d'érudition, on ne lui demande pas de faire de la science proprement dite. Surtout lorsque ce professeur enseigne une littérature étrangère, donc il est loin des manuscrits des auteurs, on ne peut pas lui demander de

faire des découvertes importantes dans son domaine »³⁷. La controverse Eliade-Iorga, qui reproduit les disputes parisiennes de l'époque, annonce la transformation de la littérature française d'une discipline définie par une approche rhétorique, en une discipline historique, intéressée par l'explication des textes et de leurs auteurs par rapport à leur contexte. La controverse montre également les relations de pouvoir entre les disciplines à un certain moment de l'évolution du champ académique. Dans ce cas, on peut voir l'histoire, représentée par Iorga et son « école critique », en train de devenir la discipline dominante et à imposer ses méthodes sur les autres disciplines, plus « faibles ».

Selon les historiens des sciences, l'analyse des controverses nous permet de suivre de manière symétrique et impartiale les acteurs dans leurs processus de fabrication et de légitimation de leurs arguments et la prise au sérieux des deux camps suppose de revenir au moment de leur affrontement, sans tenir compte du gagnant qui, sans doute, aura écrit l'histoire ultérieure. Dans l'histoire des études littéraires, l'analyse des controverses peut rendre plus claires des évolutions qui, pour des besoins d'harmonie ou d'efficacité managériale, ont été cachées aux étudiants et au public, comme le montre Gerald Graff, dans son ouvrage *Professing literature*³⁸. L'évolution des départements d'études littéraires aux Etats Unis est marquée par des confrontations successives entre *critics* et *scholars*, mais, curieusement, les étudiants ne devaient être exposés qu'aux résultats de ces controverses. Ainsi, des questions fondamentales sur le pourquoi de la discipline, de ses méthodes et de ses principes, restaient dans l'implicite.

La politique de la littérature française

Le dernier questionnement vise la dimension politique que la littérature française a eue en tant que discipline académique, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et la première partie du XX^e siècle. Le discours intellectuel a célébré le modèle français comme une influence particulièrement efficace sur la modernisation du pays. Le livre de Pompiliu Eliade (*De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*³⁹) a beaucoup contribué à créer cette impression. Mais si on regarde plus attentivement, il semble que presque toutes les références au modèle français ont provoqué aussi des critiques et des résistances. Le professeur italien des années 1870, Gian-Luigi Frollo, titulaire de la chaire de littératures néo-latines à Bucarest, critiquait l'usage exagéré du français par les élites du

pays et dans l'enseignement secondaire. Dans sa thèse, Eliade célèbre l'influence française contre les opinions de son maître, Titu Maiorescu, qui critiquait les emprunts étrangers (surtout français) comme des « formes sans fond ». Eliade, à son tour, est critiqué par Iorga dans le contexte de la critique nationaliste de la « gallomanie », une critique qui atteint son comble quelques années plus tard, avec les démonstrations des étudiants contre les pièces françaises jouées sur la scène du Théâtre National. Dans ce contexte, la littérature française à l'Université était en même temps le produit d'une grande civilisation, peut-être La civilisation, et « l'autre » de la littérature nationale, la littérature « étrangère » par excellence, contre laquelle la littérature nationale devait s'affirmer. En ces conditions, pratiquer la discipline littérature française signifiait, d'une manière ou d'une autre, se situer par rapport à la littérature nationale et les débats nationaux de l'époque. Pendant l'entre-deux-guerres, l'activité scientifique de Charles Drouhet, qui avait fait sa thèse à Paris sur un écrivain français, est consacrée aux influences françaises du XIX^e siècle sur les poètes roumains (V. Alecsandri, Al. Macedonski). En 1938, Basil Munteanu identifie deux directions qui définissent la culture roumaine⁴⁰ : l'une qui est influencée par la culture française, faite de raison, science et démocratie, et l'autre, influencée par les cultures allemandes et slavo-byzantines, faite d'irrationnel, religion et autoritarisme. Si on essaie de voir l'évolution de la discipline dans les termes de Bourdieu, de l'hétéronomie vers l'autonomie, on pourrait dire que, à cause des conditions politiques, la discipline n'a jamais atteint l'autonomie par rapport au pouvoir politique. La Roumanie était passée par une guerre d'Indépendance, une guerre balkanique et deux guerres mondiales et, dans ces conditions, les études littéraires ne pouvaient pas s'autonomiser. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, Basil Munteanu, titulaire de la chaire de littérature française à Bucarest, faisait partie des cercles de la Résistance gaulliste et, lorsqu'il enseignait à l'université le classicisme français et *l'honnête homme*, il voyait cela comme une contribution à la lutte de la civilisation contre la barbarie nazie.

La discipline est présente en Roumanie aussi par les conférences données à l'Institut Français des Hautes Études de Bucarest. Créé au début des années 1920 avec la participation de l'Université de Paris⁴¹, l'institut n'était pas directement connecté à la chaire de littérature française de l'Université de Bucarest (le professeur Drouhet était un chercheur solitaire), mais son directeur, Alphonse Drupont, avait su gagner l'appréciation de l'élite francophile du pays. Ainsi, la politique du « rayonnement »

français se faisait sentir à Bucarest par des conférences données par des professeurs invités qui attiraient un public étudiant très important. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, l'institut avait organisé un programme de cours publics ayant pour sujet la théorie et l'histoire des formes littéraires, la poésie contemporaine française, la peinture et la musique françaises, mais aussi des explications de textes de Montaigne et Flaubert. Toutes ces activités avaient évidemment pour but de symboliser le besoin de résistance contre l'ennemi nazi, une résistance qui se faisait aussi par les cours de littérature de l'Université. L'activité de l'institut était bien plus riche (Dupront avait contribué à l'organisation d'une semaine du livre français en 1938⁴², à une tournée de la Comédie française, etc.) et la discussion de la littérature française doit être vue dans ce contexte plus ample de propagande culturelle faite par la France qui était, à cette époque, en concurrence avec la Grande-Bretagne, l'Italie et l'Allemagne. Mais la dimension politique de la littérature française devient plus évidente à partir du moment où en Roumanie s'instaure le régime communiste et tous les domaines de la science doivent se soumettre à la domination idéologique. À partir des années 1950, l'enseignement et la recherche ont dû s'accommoder au nouveau contexte politique et l'étude de cette période ne peut pas éviter de prendre en compte les déterminations idéologiques qui ont pesé sur ces activités.

En guise de conclusion faire l'histoire de la discipline « littérature française » dans la Roumanie moderne, de la création des universités en Roumanie, au milieu du XIX^e siècle, à l'instauration du régime communiste, au milieu du XX^e siècle, suppose l'objectivation d'une évolution historique qui a continué aussi après la période étudiée et dont les transformations peuvent cacher les origines. Ainsi, le moment structuraliste des études littéraires, qui a eu une grande influence en Roumanie dans les années 1960-1970, peut mettre en ombre l'histoire des études antérieures qui ont été faites selon d'autres règles et par des personnages différents. Par exemple, l'évolution ultérieure de la discipline a caché le fait que, pendant longtemps, parler de la littérature française signifiait parler, d'une manière ou d'une autre, de la littérature nationale, roumaine. De nos jours, la discipline a tendance à oublier cette histoire, comme, en général, les études des littératures étrangères en Roumanie objectivent rarement leur inscription dans le champ académique national. Assumer et devenir conscient de cette inscription est une condition pour une recherche pertinente dans le champ des études sur la littérature française.

NOTES

- ¹ Jean-Louis Fabiani, « À quoi sert la notion de discipline ? » dans Jean Boutier, Jean-Claude Passeron, Jacques Revel, *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2006, p, 19.
- ² Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, trad. de l'anglais par Laure Meyer, Paris, Flammarion, 2008 (première édition, en anglais, en 1962).
- ³ Voir la critique de Charles Drouhet par N. Manolescu dans « Comparatism », *Steaua*, nr. 5, mai 1977, repris dans *Teme*, București, Cartea Românească, 2016.
- ⁴ Michel Espagne, *Le Paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1993, p. 12.
- ⁵ Dans une ample bibliographie consacrée à la question du canon littéraire, un ouvrage important pour notre perspective est celui de Martine Jey, *La littérature au lycée : invention d'une discipline, 1880-1925*, Metz-Paris, Klincksieck, 1998.
- ⁶ Pour une discussion des usages de la périodisation dans les études littéraires anglo-saxonnes, voir Ted Underwood, *Why Literary Periods Mattered. Historical Contrast and the Prestige of English Studies*, Stanford, Stanford UP, 2013.
- ⁷ Pour un exemple de compétition des définitions au XVII^e siècle, voir Alain Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985, p. 280.
- ⁸ Voir les cours publiés par Charles Drouhet, le titulaire de la chaire de langue et littérature française à l'Université de Bucarest.
- ⁹ Le livre d'Antoine Compagnon, *La Troisième République des Lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983, est consacré à la naissance de l'histoire littéraire moderne de Gustave Lanson, dans le contexte des réformes de la Troisième République.
- ¹⁰ Pour le concept de « siècle littéraire », je me permets de renvoyer à mon ouvrage *La canonisation littéraire et l'avènement de la culture de masse. La collection « Les Grands Écrivains Français » (1887-1913)*, Frankfurt, Peter Lang, 2016.
- ¹¹ Op. cit., p. 16.
- ¹² Voir, pour cette problématique, José-Luis Diaz, *L'homme et l'œuvre*, Paris, PUF, 2011.
- ¹³ Pompiliu Eliade, « Un poète roumain. Grégoire Alexandrescu et ses maîtres français » dans *Revue des Deux Mondes*, 24, 15 décembre 1904.
- ¹⁴ Voir les lettres de Charles Drouhet dans Basil Munteanu, *Corespondențe*, Evry, I. Cusa, 1979.
- ¹⁵ Michèle Lamont, *How Professors Think. Inside the Curious World of Academic Judgement*, Cambridge, Harvard UP, 2009.

- ¹⁶ Sur les trajectoires professionnelles des universitaires roumains de la période étudiée, voir Lucian Nastasă-Kovacs, « *Suveranii* » *universităților românești. Mecanisme de selecție și promovare a elitei intelectuale*, Cluj, Ed. Limes, 2007.
- ¹⁷ Ces lettres ont été publiées par Z. Ornea dans *Titu Maiorescu și prima generație de maiorescieni. Corespondența*, București, Ed. Minerva, 1978.
- ¹⁸ Mircea Angheliescu, « Un critic uitat : Bazil Munteanu », dans *Analele Universității București. Limba și literatura română*, XXX, 1981, p. 55-64.
- ¹⁹ Lorraine Daston, H. Otto Sibum, « Introduction: Scientific Personae and Their Histories », dans *Science in Context*, 16 (1/2), March 2003, p. 2.
- ²⁰ Ibid.
- ²¹ Basil Munteanu, *De la metodă la cunoaștere literară*, București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, 1941 (notre traduction).
- ²² *Curriculum vitae* de Pompiliu Eliade, Archives Municipales Bucarest, Fond Université de Bucarest, Rectorat, 1441 /3/1900/77 (notre traduction).
- ²³ Eugeniu Speranția, *Figuri universitare*, București, Ed. Tineretului, 1967, p. 45-46.
- ²⁴ Lorraine Daston, Peter Galison, *Objectivité*, traduit de l'anglais par Sophie Renaut et Hélène Quiniou, Paris, Presses du Réel, 2012.
- ²⁵ Françoise Waquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2003. Voir aussi, du même auteur, *Respublica academica. Rituels universitaires et genres du savoir (XVII^e-XX^e siècle)*, Paris, PUPS, 2010, et *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir, (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2015.
- ²⁶ Annie Bruter, « Le cours magistral comme objet d'histoire » dans *Histoire de l'éducation*, 120, 2008, p. 5-32.
- ²⁷ Françoise Waquet, op. cit., p. 271.
- ²⁸ Rens Bod, *A New History of the Humanities. The Search for Principles and Patterns from Antiquity to the Present*, Oxford, Oxford UP, 2013.
- ²⁹ Erving Goffman, *Façons de parler*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Minuit, 1987, p. 203.
- ³⁰ Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982, p. 6.
- ³¹ Gustave Lanson, « Quelques mots sur l'explication de texte » dans *Études françaises*, Paris, Les Belles Lettres, 1^{er} janvier 1925.
- ³² Gustave Lanson, op. cit., p. 46.
- ³³ Charles Drouhet a obtenu le prix Bordin de l'Académie française en 1910 pour sa thèse sur François Maynard.
- ³⁴ Voir Ian Watt, « L'institution du compte rendu » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1985, 59, p. 85-86.
- ³⁵ Voir Dominique Pestre, *Introduction aux Science Studies*, Paris, La Découverte, 2006. Sur l'étude des controverses, voir aussi Cyril Lemieux, « À quoi sert l'analyse des controverses ? », dans *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 25, 2006, p. 200.

- ³⁶ Voir aussi D. Jipa, « Pompiliu Eliade vs Nicolae Iorga ou comment on parlait de la littérature (française) en 1903. Sociohistoire d'une controverse » dans Lidia Cotea (sous la dir. de), *La Francophonie roumaine: passé, présent, avenir*, București, EUB, 2015.
- ³⁷ Lettre de Pompiliu Eliade à Ovid Densusianu, novembre ou décembre 1903, *Scrisori către Ovid Densusianu*, ed. Liviu Onu, tome 2, București, Ed. Minerva, 1981.
- ³⁸ Gerald Graff, *Professing Literature. An Institutional History*, Chicago, University of Chicago Press, 2007 (première édition en 1987).
- ³⁹ Paris, Ernest Leroux, 1898.
- ⁴⁰ Basil Munteanu, *Panorama de la littérature roumaine contemporaine*, Paris, Le Sagittaire, 1938.
- ⁴¹ Pour l'histoire de la création de l'institut, voir André Godin, *Une passion roumaine. Histoire de l'Institut Français de Hautes Études en Roumanie (1924-1948)*, Paris, l'Harmattan, 1998, chap. 1.
- ⁴² Annie Guénard-Maget, *Une diplomatie culturelle dans les tensions internationales : la France en Europe centrale et orientale, 1936-1940/1944-1951*, Bruxelles, Peter Lang, 2014.

Bibliographie

- ANGHELESCU, M., « Un critic uitat : Bazil Munteanu », dans *Analele Universității București. Limba și literatura română*, XXX, 1981.
- BOD, R., *A New History of the Humanities. The Search for Principles and Patterns from Antiquity to the Present*, Oxford, Oxford UP, 2013.
- BOURDIEU P., *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982.
- BRUTER, A., « Le cours magistral comme objet d'histoire » dans *Histoire de l'éducation*, 120, 2008.
- COMPAGNON, A., *La Troisième République des Lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983.
- DASTON L., GALISON P., *Objectivité*, traduit de l'anglais par Sophie Renaut et Hélène Quiniou, Paris, Presses du Réel, 2012.
- DASTON L., SIBUM H.O., « Introduction: Scientific Personae and Their Histories », dans *Science in Context*, 16 (1/2), 2003.
- DIAZ, J.-L., *L'homme et l'œuvre*, Paris, PUF, 2011.
- ELIADE, P., « Un poète roumain. Grégoire Alexandrescu et ses maîtres français » dans *Revue des Deux Mondes*, 24, 15 décembre 1904.
- ELIADE, P., *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie, Les origines*, Paris, Ernest Leroux, 1898.
- ESPAGNE, M., *Le Paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIXe siècle*, Paris, Cerf, 1993.
- FABIANI, J.-L., « À quoi sert la notion de discipline ? » dans Jean Boutier, Jean-Claude Passeron, Jacques Revel, *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2006.
- GODIN, A., *Une passion roumaine. Histoire de l'Institut Français de Hautes Études en Roumanie (1924-1948)*, Paris, l'Harmattan, 1998.
- GOFFMAN E., *Façons de parler*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Minuit, 1987.
- GRAFF G., *Professing Literature. An Institutional History*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.
- GUENARD-MAGET, A., *Une diplomatie culturelle dans les tensions internationales : la France en Europe centrale et orientale, 1936-1940/1944-1951*, Bruxelles, Peter Lang, 2014.
- JEY, M., *La littérature au lycée : invention d'une discipline, 1880-1925*, Metz-Paris, Klincksieck, 1998.
- JIPA, D., *La canonisation littéraire et l'avènement de la culture de masse. La collection « Les Grands Écrivains Français » (1887-1913)*, Frankfurt, Peter Lang, 2016.
- JIPA, D., « Pompiliu Eliade vs Nicolae Iorga ou comment on parlait de la littérature (française) en 1903. Sociohistoire d'une controverse » dans Lidia Cotea (sous la dir. de), *La Francophonie roumaine: passé, présent, avenir*, București, EUB, 2015.

- KUHN, Th., *La structure des révolutions scientifiques*, trad. de l'anglais par Laure Meyer, Paris, Flammarion, 2008.
- LAMONT, M., *How Professors Think. Inside the Curious World of Academic Judgement*, Cambridge, Harvard UP, 2009.
- LANSON G., « Quelques mots sur l'explication de texte » dans *Études françaises*, Paris, Les Belles Lettres, 1^{er} janvier 1925.
- LEMIEUX C., « À quoi sert l'analyse des controverses ? », dans *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 25, 2006.
- MANOLESCU, N., *Teme*, București, Cartea Românească, 2016.
- MUNTEANU, B., *Correspondențe*, Evry, I. Cusa, 1979.
- MUNTEANU, B., *De la metodă la cunoaștere literară*, București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, 1941.
- MUNTEANU, B., *Panorama de la littérature roumaine contemporaine*, Paris, Le Sagittaire, 1938.
- NASTASA-KOVACS, L., « Suveranii » universităților românești. *Mecanisme de selecție și promovare a elitei intelectuale*, Cluj, Ed. Limes, 2007.
- PESTRE D., *Introduction aux Science Studies*, Paris, La Découverte, 2006.
- SPERANTIA E., *Figuri universitare*, București, Ed. Tineretului, 1967.
- UNDERWOOD, T., *Why Literary Periods Mattered. Historical Contrast and the Prestige of English Studies*, Stanford, Stanford UP, 2013.
- VIALA, A., *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985.
- WAQUET F., *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XV^e-XX^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2003.
- WAQUET F., *Respublica academica. Rituels universitaires et genres du savoir (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, PUPS, 2010.
- WAQUET F., *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir, (XVII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2015.
- WATT Ian, « L'institution du compte rendu » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 59, 1985.